

FEUILLETON DU CANARD

Un Rave de Bonheur

III

(Suite)

Assis sans chapeau sous le vieux arbre, il roulait d'un air distrait entre ses doigts une petite boule de gomme de cerisier. Ses yeux étaient clos. Tout à coup, il haussa les épaules, rouvrit les yeux et prononça un mot, tout bas, en souriant.

Ce mot et ce sourire étaient si peu en harmonie avec sa personne que je me sentis gêné de mon espionnage.

Il m'avait semblé que ce mot était : Maria ! et je pensai que c'était in possible. " Chère Maria ! " répéta-t-il, mais cette fois plus bas et plus tendrement. J'entendis très distinctement ces deux mots. Mon cœur battit avec une telle émotion et d'un si grand bonheur que je fus obligée de me cramponner à la muraille pour ne pas tomber et me trahir.

Il entendit le bruit, regarda avec effroi autour de lui ; il baissa tout à coup les yeux, et rougit comme un enfant. Il voulut me dire quelque chose, mais il ne put y parvenir ; son visage devint de plus en plus pourpre.

Il sourit cependant en me regardant et je souris également.

Toute sa figure s'illumina de joie ; ce n'était plus là un vieil oncle prodiguant des conseils et des encouragements, mais bien un homme, jeune autant que moi, m'aimant et me craignant ; un homme que moi-même, je le sentais, je craignais et que j'aimais.

Nous nous regardions sans rien nous dire.

Tout à coup sa figure se rembrunit ; il fronça les sourcils, l'éclat de ses yeux et son sourire si tendre s'éteignirent, il reprit avec moi son attitude grave et paternelle, comme si nous eussions fait quelque sottise, qu'il fut redevenu maître de lui-même et qu'il me conseillât d'en faire autant.

"—Voyons, descendez de là, vous allez vous faire du mal et arrangez un peu vos cheveux ; voyez un peu de quoi vous avez l'air

Pourquoi dissimuler de la sorte ? Pourquoi vouloir me faire souffrir ? pensai-je. Et, dans ce moment, il me vint une envie démesurée de le troubler encore et de savoir jusqu'où allait mon empire sur lui.

—Non, répliquai-je, je veux cueillir moi-même mes cerises ; et saisissant la branche la plus rapprochée je sautai sur la muraille.

Il n'eut pas le temps de me soutenir que déjà je m'étais élançée par terre et me trouvais à côté de lui.

—Quelle petite folle vous faites ? s'écria-t-il en rougissant de nouveau et en s'efforçant de cacher son émotion sous un air contrarié. Vous auriez pu vous faire du mal. Et maintenant, comment sortirez-vous d'ici ?

Son trouble n'avait fait qu'augmenter, mais maintenant je ne m'en réjouissais plus, au contraire, ce trouble m'effrayait, car il me l'avait communiqué. Je rougis et ne trouvant rien à répondre, je m'éloignai de lui et je commençai à cueillir des fruits que je ne savais où mettre. Je me faisais des reproches, j'avais peur, je regrettais vivement ma conduite, craignant que mon audace ne m'eût à jamais perdue dans son estime.

Nous continuions à garder le silence, et à tous deux ce silence pesait, une oppression, nous serrait l'âme.

Enfin, Sonia, apportant la clef nous tira de cette situation embarrassante. Mais longtemps encore nous persistâmes à ne point nous parler, nous causions l'un et l'autre de préférence à Sonia.

Arrivés auprès de Macha qui nous jura qu'elle n'avait pas dormi et qu'elle avait tout entendu, je me remis un peu. Lui-même essaya de reprendre son ton protecteur et paternel, mais sans succès ; j'avais encore trop vivant dans mon souvenir la singulière conversation qui avait eue lieu entre nous quelques jours auparavant.

Macha avait prétendu qu'un homme peut plus facilement aimer et le dire. Elle s'était résumée ainsi :

—Un homme peut parler de ses choses délicates, une femme ne le peut pas.

—Eh bien, mon avis à moi, avait répliqué Serge Mikalowitch, est qu'un homme ne peut ni ne doit dire qu'il aime.

—Pourquoi cela ? lui avais-je demandé.

—Parce que, en ce cas, il dit toujours un mensonge. Ça voilà une belle découverte, pour un homme, s'apercevoir qu'il aime ! Comme s'il n'avait qu'à prononcer ce mot et qu'il dût en résulter quelque chose d'extraordinaire, un miracle quelconque ! Pour moi les gens qui disent solennellement : Je vous aime, ou se trompent eux-mêmes,

ou trompent les autres, ce qui est encore pis.

—Alors comment une femme saura-t-elle qu'on l'aime si on ne le lui dit pas ? demanda Macha.

—Je ne peux pas répondre, car je l'ignore ; chaque homme a sa manière de s'exprimer.

—Allons, encore des paradoxes ! fit Macha, allons, voyons, soyez franc ; ne vous est-il jamais arrivé, à vous-même, d'exprimer à une femme vos sentiments ?

—Non jamais je ne me suis agenouillé devant une femme et je ne le ferai jamais, ajouta-t-il en souriant.

Certes, il n'a pas besoin de me dire qu'il m'aime, pensais-je, en me rappelant cette conversation. Il m'aime, je le sais. Et tous les efforts qu'il pourrait faire pour paraître indifférent ne m'en dissuaderaient pas.

Il me parla peu de toute la soirée, mais dans chacun ces mots qu'il adressa à ma sœur ou à Macha, dans chacun de ses regards, ses sentiments se trahissaient, je ne pouvais en douter. Une seule chose me chagrînait et me donnait du dépit ; c'était de voir qu'il jugeât nécessaire encore de cacher sa pensée en jouant la froideur. Quand déjà tout était si clair et lorsque nous aurions pu si facilement être heureux, au delà même du possible.

En attendant, j'étais vraiment torturée par le souvenir de ce que j'avais fait ce jour-là dans la cerisaie, tout comme si j'avais commis un crime. Il me semblait que j'avais dû perdre son estime et qu'il me blâmait fortement.

Après avoir pris le thé, j'allai au salon, il me suivit :

—Jouez-moi quelque chose, Maria ; il y a si longtemps que je ne vous ai entendue, me dit-il.

—Je désirais... Serge Mikalowitch ! Et soudain je le regardai bien en face... Vous n'êtes pas fâché contre moi !

—Pourquoi le serais-je ?

—Pour ne pas vous avoir obéi cette après-midi, répondis-je en rougissant.

Il me comprit et, secouant la tête, il se mit à sourire. Ce sourire m'avoua qu'il m'aurait bien en effet un peu grondée, mais que maintenant il ne se sentait plus la force de le faire.

—C'est fini, alors, bien fini ? nous sommes de nouveau bons amis ? dis-je, en me mettant au piano.

—Je le crois bien, répondit-il.

Dans cette vaste pièce, très élevée de plafond, deux bougies au-

lement m'éclairaient ; le reste de la salle restait plongé dans une douce obscurité. Par les fenêtres ouvertes, on apercevait les splendeurs d'une nuit étoilée et le silence imposant qui régnait autour de nous était à peine troublé par intervalles par le craquement des pas de Macha dans le salon ou par un hennissement du cheval que Serge Mikalowitch avait attaché pour une des croisées, et qui creusait la terre d'un pied impatient.

Serge Mikalowitch s'assit derrière moi, de sorte que je ne pouvais le voir ; mais partout, au milieu des ténèbres incomplètes de cette salle, dans les sons qui l'emplissaient, au fond de moi-même enfin, je sentais sa présence. Chacun de ses mouvements, chacun de ses regards, que cependant je ne pouvais distinguer, pénétraient dans mon cœur, autant que si je les eusse vus.

Je jouai une sonate de Mozart qu'il m'avait apportée et que j'avais étudiée devant lui et pour lui. Je ne pensais guère à ce que je jouais et cependant je crois que je jouai bien et qu'il fut satisfait.

Je partageais le plaisir qu'il ressentait lui-même, et sans le voir j'avais la sensation du regard qu'il attachait sur moi. Par un mouvement involontaire, tandis que mes doigts continuaient à parcourir machinalement les touches, je me retournais le regardai moi-même.

Sa tête se détachait sur le fond plus éclairé, il était assis, le front appuyé sur sa main et il me fixait de ses yeux brillants.

En surprenant ce regard, je souris et cessai de jouer.

Il sourit aussi, sécona la tête en guise de reproche, comme pour me prier de continuer.

Lorsque j'eus terminé, la lune brillait de tout son éclat et inondait le parquet de ses reflets.

Macha déclara que c'était une indignité, que je m'étais arrêtée au plus beau passage et que j'avais très mal joué. Il protesta, disant qu'au contraire je n'avais jamais mieux exécuté ce morceau que ce jour-là. Puis il se mit à se promener du salon à l'antichambre et de l'antichambre au salon ; chaque fois il me regardait en souriant.

Je souriais aussi, et sans raison aucune ; j'étais même disposée à rire aux éclats, tant j'étais heureuse de ce qui s'était passé quelques heures auparavant et à l'instant même. Disparaissait-il par la porte, je me jetais dans les bras de Macha et l'embrassais à ma place favorite sur son cou potelet, au-dessous du menton ; revenait-il,